

Article

« L'adaptation théâtrale : recours obligé? »

Bernard Andrès

Voix et Images, vol. 5, n° 3, 1980, p. 589-590.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/200237ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

L'adaptation théâtrale: recours obligé?

Tout comme l'année antérieure avec l'adaptation québécoise de *Macbeth* par Garneau, c'est une adaptation qui me semble avoir marqué la rentrée théâtrale 1979-80. Du 5 septembre au 20 octobre, *La Scouine* de Laberge montait en scène à la salle Fred Barry de la NCT, grâce aux efforts conjugués de Louise Lahaye, de Lorraine Pintal et de La Rallonge. Est-ce à dire que les textes nouveaux se font rares et que le seul recours pour les troupes est dans le transcodage scénique de textes plus anciens, étrangers ou québécois? Il est vrai que pour les tenants de l'équation: nouvelle dramaturgie = nouveaux auteurs, le «Théâtre québécois» apporte peu depuis un an...

Élizabeth Bourget avec *Bernadette et Juliette ou La vie c'est comme la vaisselle*, et Kattini-Malouf avec *Gertrude Laframboise, agitatrice*. L'une, de l'École Nationale de Théâtre, l'autre, «découvert» par le Centre d'Essai des Auteurs Dramatiques (CEAD); tous deux remportant un franc succès auprès du public de Jeune théâtre au Conventum, à la salle Fred Barry ou au Théâtre d'Aujourd'hui. Signaler aussi France Vézina qui passe les guichets du TNM avec sa deuxième pièce: *L'hyppocanthrope*. Parmi les moins «jeunes» auteurs, le retour en force de Barbeau avec *Emile et une nuit* au Rideau Vert, et un nombre considérable de textes publiés¹.

Mais l'équation est peut-être à revoir en fonction d'autres données, d'une autre conception du théâtre non plus fondée sur l'individu-dramaturge, ses textes à succès et ses publications, mais sur l'«écrivain-scénique»²: un agent théâtral soucieux de la réalisation pratique de son «œuvre» dès la genèse, et possédant pour ce une connaissance suffisante des contraintes scénographiques, de mise en scène et d'interprétation. C'est d'ailleurs par là que dut passer Élizabeth Bourget en tant que première finissante en écriture de l'École Nationale de Théâtre. Quant à Pierre Kattini-Malouf, conseillé par le CEAD, il raconte comment sa *Gertrude* s'est frottée aux impératifs de la mise en scène, en chair et en os de Bernard Martineau à l'Atelier de la NCT³.

Pour revenir à *La Scouine* (qui avait déjà connu une adaptation chorégraphique avec les Grands Ballets Canadiens), le travail de la Rallonge

a fait de ce roman-nouvelle déjà présegmenté par l'auteur un petit chef-d'œuvre d'adaptation. Le transcodage auquel ont procédé Louise Lahaye et Lorraine Pintal n'a négligé aucun détail du texte original, jusqu'à projeter vers des unités fictives inédites tel élément de base de Laberge⁴. Toute la rudesse du style passe dans l'environnement scénique. Des décors stylisés, taillés dans des matériaux les plus bruts, des costumes aux étoffes grossières, gonflés d'armatures d'osier grossissant les silhouettes, et surtout le personnage caricatural de Cassé (Charlot-chauve affublé d'un carcan en guise de prothèse accusant son infirmité). La Bessonne, elle, se trouve presque éclipsée par cet acteur somme toute secondaire bien que récurrent dans le texte de Laberge. Une mise en scène efficace et pleine de trouvailles de Daniel Simard qui intègre habilement chansons et musiciens dans le décor et dans le jeu des comédiens.

En somme, effectivement, pas de nouveaux textes ou de nouveaux dramaturges sur la scène du théâtre institutionnel, mais par contre une nouvelle dramaturgie en marche, depuis dix ans déjà sur les planches des circuits parallèles, et aussi — fait nouveau à signaler —, un appareil critique de plus en plus efficace pour en rendre compte (cf. l'échange fructueux entre praticiens et analystes du phénomène théâtral, par le truchement de l'AQJT, du CEAD et de «Jeu»⁵).

Bernard ANDRÈS

-
1. Voir plus bas nos notes bibliographiques sur «Le Théâtre qui s'écrit».
 2. Voir *L'écrivain scénique*, de Michel Vaïs, PUQ, 1978, 278p.
 3. Voir le dossier de *Gertrude Laframboise, agitatrice*, dans *Jeu*, n° 10, Hiver 1979, p. 103 à 126. On trouvera également plus bas dans les «Notes bibliographiques», les Sommaires des Cahiers *Jeu*, des n° 6 à 12 inclusivement.
 4. J'ai suggéré ailleurs comment la deuxième partie du spectacle péchait presque par excès d'exhaustivité en voulant trop couvrir la matière du roman, illustrant bien par là le nom de la troupe: La Rallonge (Voir *Spirale*, n° 3, novembre 1979).
 5. Signalons que les trois organismes: Association Québécoise du Jeune Théâtre (AQJT), Centre d'Essai des Auteurs Dramatiques (CEAD) et Cahiers JEU, ont emménagé à l'automne dernier dans un local commun, au 952 Cherrier est, Montréal, H2L 1H7 (alors même que le M.A.C. réduisait dangeureusement les subventions des organismes de service).